

# Le journalisme en Afrique, un vieux sport de combat

## La presse africaine, instrument de développement, outil politique et de mobilisation

**U**n manuel destiné aux étudiants des 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> cycles en information-communication ! Marie-Soleil Frère, chargée de cours à l'Université libre de Bruxelles, est bien trop modeste lorsqu'elle présente son ouvrage sobriement intitulé « Journalismes d'Afrique ». En réalité, fruit de vingt-cinq ans de séjours sur le terrain, de centaines de conversations et parfois de confidences, d'innombrables expériences de formation, de longues années de recherche universitaire, ce livre représente une somme inédite et passionnante. Au fil des pages, des décennies d'histoire de l'Afrique défilent sous un angle original, celui des médias et, plus largement, c'est toute la production intellectuelle du continent qui est brossée à larges traits.

Des médias africains, le grand public ne sait pas grand-chose, sinon quelques sombres souvenirs, comme le rôle joué par la Radio des Mille Collines, instrument du génocide au Rwanda, ou le long martyrologue des journalistes emprisonnés, assassinés, qui ont payé au plus haut prix leur combat pour l'émancipation, l'indépendance, la démocratie...

### Le « Courier de l'Égypte »

Sous la plume alerte de Marie-Soleil Frère défile soudain la passionnante histoire de la presse africaine, bien plus ancienne qu'on ne l'imagine : qui sait encore que le tout premier journal imprimé sur le continent est le *Courier de l'Égypte*, qui voit le jour en 1798 au sein des garnisons françaises installées en

Égypte ? Qui se rappelle que c'est en 1800 qu'une première gazette en anglais est publiée au Cap, par les colons d'origine britannique, suivie en Afrique de l'Ouest par *The Sierra Leone Gazette* ?

Tout au long du XIX<sup>e</sup> siècle, d'anciens esclaves affranchis revenus des États-Unis créent des entreprises de presse au Liberia, au Sierra Leone, et ils se positionnent de manière critique face aux autorités coloniales, bientôt relayés par les missionnaires protestants, donnant naissance au courant panafricaniste.

Dans les colonies françaises, l'éveil de la presse est bien plus tardif car les premiers journaux sont avant tout destinés aux colons, tandis qu'au Congo belge, seuls quelques titres religieux échappent difficilement à une stricte censure...

Ce long détour, qui rappelle que la presse africaine existait déjà avant les indépendances, est utile pour mesurer... le recul qui suivit. Car si une nouvelle ère s'ouvrit dans les années 60, ce ne fut pas celle d'une consolidation des libertés, mais, au contraire, du contrôle renforcé de la presse par les nouveaux gou-

vernements.

Les justifications, parfois avalisées par les milieux progressistes européens, ne manquaient pas : il fallait consolider l'« union nationale » et donc ne rien écrire qui puisse réveiller les vellétés sécessionnistes ou mettre en cause des nations encore fragiles. Vint ensuite la théorie de la « modernisation », avec priorité donnée au développement : à quoi bon s'étendre sur les enjeux politiques, jugés stériles, alors qu'il fallait à tout prix, au plus vite, combler ce qui était présenté comme un « retard de

croissance » ? C'est alors qu'apparurent le « journalisme rural », qui privilégiait la circulation de l'information dans les petites localités, dans les langues locales, et le « journalisme de développement ». Ce dernier, souvent financé par des ONG du Nord, relayait les thèmes et les innovations défendus par les experts étrangers, avec toujours en arrière-plan un certain évolutionnisme qui présentait le développement comme un « don » à recevoir d'en haut...

Marie-Soleil Frère démontre, avec brio, que l'histoire de la presse africaine coïncide aussi avec celle des idées nourries à propos du continent : elle rappelle que c'est aux États-Unis que fut forgé, après la Deuxième Guerre mondiale, le concept de « sous-développement ». Une sorte de « retard technique » sur les pays dits développés, qui pouvait être rattrapé moyennant quelques ajustements et des crédits adéquats. Par la suite, la « théorie de la dépendance » présenta la pauvreté des pays du Sud comme la conséquence de l'exploitation de la « périphérie » par le système capitaliste du « centre ».

Décrivant le fonctionnement de la presse africaine, l'auteur n'oublie rien, ni le courage et les sacrifices de ceux qui luttèrent pour une presse réellement indépendante et furent confrontés au pouvoir colonial et aux dictateurs de toute obédience, ni les compromissions avec le pouvoir, les manières détournées dont les journalistes, avec les « coupages » les « frais de transport » et autres faveurs, ont tenté d'arrondir leurs fins de mois et... de ne plus dépendre de leur seul salaire dérisoire.

Au cours des deux dernières décennies, tout a brutalement changé : les

nouvelles technologies ont rendu l'information plus accessible, la production de journaux est devenue moins coûteuse ; les radios se sont multipliées et internet, dont la progression demeure limitée, a cependant permis l'irruption des diasporas africaines dans les débats locaux. Aujourd'hui, grâce au développement de la fibre optique, le continent compte plus de 200 opérateurs de téléphonie mobile. Plus de 50 % d'Africains possèdent des portables, un outil de communication et de socialisation indispensable, qui peut représenter jus-

qu'à 10 % des dépenses mensuelles des foyers africains !

### Indispensable portable...

Pour les journalistes, ces portables sont devenus un instrument de travail essentiel et dans plusieurs pays, des fraudes électorales ont pu être révélées grâce aux informations qui remontaient directement du terrain, sans oublier les disparitions, les massacres, dont le monde était directement informé. Le génocide au Rwanda aurait-il été possible à l'heure des smartphones ? A l'heure des tueries à Beni ou au Sud-Soudan, on n'ose pas répondre par la négative...

Cette amélioration des moyens techniques a multiplié les canaux d'informations au sujet des libertés publiques et renforcé la solidarité internationale au bénéfice des journalistes naguère isolés face au pouvoir. Ce qui n'empêche pas la majorité des journalistes burundais d'avoir dû choisir l'exil, tandis que le corps de Jean Biringimana n'a toujours pas été retrouvé...

Les chaînes de télévision, elles aussi, ont explosé : alors que des chaînes internationales comme France 24 ou TV5 balaient généreusement le continent, brisant l'ancien monopole des télévisions d'Etat et attisant cette « soif d'Europe » qui pousse à l'exil, les chaînes commerciales, appartenant à des hommes d'affaires ou des politiciens locaux, (qui sont parfois les mêmes) se sont multipliées, au point de devenir un élément essentiel de campagnes électorales de plus en plus coûteuses. Les chaînes religieuses, aussi nombreuses que leurs rivales consacrées au divertissement, contribuent au formatage des esprits.

S'interrogeant sur la formation des journalistes, sur les sources de financement de la presse, l'auteur se penche aussi, avec lucidité, sur les associations professionnelles et constate que des associations telles que « Journalistes pour la paix » ou « contre le VIH-Sida » ou « pour les droits de l'homme » ont souvent pour enjeu réel la mise en valeur des activités de leur partenaire, ce dernier étant aussi leur principal soutien financier.

A la fois histoire et photographie d'un paysage médiatique africain en plein changement, ce livre amène le lecteur à relativiser bien des idées reçues. Mais une fois refermée la dernière page, d'autres questions apparaissent. Elles amènent à s'interroger à propos de l'évolution des moyens et du rôle de la presse partout dans le monde, y compris dans les pays du Nord. Et il apparaît que si nul n'a de leçons à donner, en matière de courage et d'opiniâtreté, les journalistes et les citoyens qui liront ce livre ont beaucoup à apprendre... ■

COLETTE BRAECKMAN

—